

# Chercheurs et chercheuses en figure d'éditeurs et d'éditrices dans la communication scientifique

Pierre Mounier

*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)*

## Abstract

This article explores the hybrid figure of the 'researcher-publisher', who plays an essential but often overlooked role in scientific communication. It offers a critical examination of traditional publishing models that strictly separate scientific and editorial roles, highlighting instead the profound interdependence between content and form. Through examples such as Johan Rooryck and the mutiny of the journal *Lingua*, it illustrates how the reappropriation of editorial functions by researchers allows them to regain scientific sovereignty in the face of commercial logic. The article also analyses the emergence of scholar-led publishers, seeing in this commitment a promise of autonomy and renewal for research.

## Résumé

Cet article explore la figure hybride du « chercheur-éditeur », essentielle mais souvent méconnue dans la communication scientifique. Un examen critique des modèles de publication traditionnels qui séparent strictement les rôles scientifiques et éditoriaux est proposé, soulignant au contraire une interdépendance profonde entre le fond et la forme. À travers des exemples comme celui de Johan Rooryck et la mutinerie de la revue *Lingua*, on illustre comment la réappropriation des fonctions éditoriales par les chercheurs permet de regagner une souveraineté scientifique face aux logiques commerciales. L'article analyse également l'émergence de maisons d'édition dirigées par des universitaires, voyant dans cet engagement une promesse d'autonomie et de renouveau pour la recherche.

« Et pourquoi vous livrer à la souffrance ? Ce qui nous coûte notre vie, le sujet qui, durant des nuits studieuses, a ravagé notre cerveau ; toutes ces courses à travers les champs de la pensée, notre monument construit avec notre sang devient pour les éditeurs une affaire bonne ou mauvaise. Les libraires vendront ou ne vendront pas votre manuscrit, voilà pour eux tout le problème. Un livre, pour eux, représente des capitaux à risquer. Plus le livre est beau, moins il a de chances d'être vendu »

H. De Balzac. *Les Illusions Perdues*.

## 1. Prologue

Les premières fois que j'ai rencontré Johan Rooryck, que ce soit à l'occasion d'un atelier organisé par la Commission Européenne sur les « modèles alternatifs d'édition » ou d'une rencontre dans les locaux d'un éditeur, il était très souvent accompagné de Saskia de Vries, une grande professionnelle de l'édition. J'étais quelque peu intrigué par cette figure double du « chercheur et de l'éditrice » qui faisaient des présentations ensemble, comme si, lorsqu'il s'agissait de parler d'édition scientifique, il était pour eux nécessaire de le faire à deux voix, mettant en lumière le caractère indissociable des deux compétences professionnelles. C'est un positionnement que je reconnaissais et que j'appréciais alors qu'à l'époque, et c'est toujours le cas d'ailleurs, nombre de chercheurs pensent que la « révolution Internet » leur permet de s'affranchir des professionnel.le.s de l'édition pour publier leurs livres et leurs articles. Lorsque j'ai mieux connu Johan par la suite, j'ai vite compris que non seulement il reconnaissait les compétences propres aux professionnel.le.s de l'édition, mais qu'il avait acquis lui-même ces compétences pour les exercer en particulier au sein de la revue qu'il a créé : *Glossa*. Cette figure du chercheur hybride, alliant dans une seule personne une forte compétence scientifique et éditoriale ne m'était pas inconnue. Je l'ai rencontrée à de multiples reprises et très tôt dans ma carrière, et toujours avec un grand intérêt de ma part, malgré la diversité des personnalités rencontrées. Car j'ai toujours trouvé dans ces personnalités une authentique passion, celle qui met de la lumière dans leur regard lorsqu'il se mettent à parler de « leur » revue, à la fois et indissociablement comme

© 2026 Pierre Mounier. *Nordlyd* 49.1: 261–273, Special issue in honor of Johan Rooryck, edited by Jeroen van Craenenbroeck, Aysa Ekanger, Camil Staps, and Guido Vanden Wyngaerd. Published at the University of Tromsø – The Arctic University of Norway.

<http://septentrio.uit.no/index.php/nordlyd> <https://doi.org/10.7557/12.8494>

This work is licensed under a [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/) “Attribution-NonCommercial 4.0 International” license.

un objet scientifique et éditorial. A mon grand regret, cette figure du chercheur-éditeur est relativement méconnue quoique fréquente. Elle échappe aux catégorisations des activités du chercheur lecteur, auteur, évaluateur que l'on trouve le plus souvent mobilisées pour évoquer la place des chercheurs et chercheuses dans les processus éditoriaux. Sur la base non d'une enquête systématique (qui reste à faire) mais de l'expérience accumulée par près de vingt-cinq ans de carrière professionnelle, essentiellement dans le domaine des sciences humaines et sociales, la précision est importante, je voudrais à la fois célébrer et explorer les particularités de ces chercheurs et chercheuses en figure d'éditeurs ou d'éditrices qui sont si essentiels à la recherche, et dont Johan Rooryck est un remarquable spécimen.

Comment caractériser la nature particulière de l'activité de publication et de mise en circulation de textes dans l'espace public ? Cette question en apparence banale recèle pourtant une complexité insoupçonnée. Car une des particularités du monde de l'édition est de joindre singulièrement deux ordres de réalités qui se définissent traditionnellement l'un contre l'autre : L'idéal et le matériel, le ciel des concepts et le monde du papier, ou des écrans<sup>1</sup>. D'où cette difficulté voire impossibilité de bien caractériser une activité qui, par nature, se présente comme fondamentalement impure, hybride, insaisissable. Les indices de la nature particulière de cette industrie, si on veut la définir comme telle, sont nombreux : la création d'un droit qui lui est particulier par exemple, parce que le droit de propriété qui s'établit classiquement sur les biens matériels n'y suffit pas ; le rôle particulier que les ouvrier typographes et autres cols bleus de l'édition ont pu jouer dans les révolutions politiques du XIXe siècle, mais aussi les constantes contradictions qui traversent le secteur au carrefour de logiques qui peuvent y revendiquer tout aussi légitimement que leurs concurrentes une part de souveraineté : culturelle, politique ou économique. C'est cette pluralité de logiques qui anime les débats, en France par exemple, autour du prix unique du livre, en Amérique latine, de la *bibliodiversidade*, partout de la concentration du secteur de l'édition. La question vaut pour le secteur de la publication scientifique tout autant que pour d'autres domaines. Le point de friction qui se trouve ici devoir être mis en évidence, joint une logique scientifique de production de connaissances et une logique éditoriale de gestion matérielle du support sur lequel ces connaissances sont exposées et diffusées. Point de friction, nécessairement, car les logiques sont hétérogènes et tout le défi du travail d'édition, défi passionnant, est de les articuler intelligemment. C'est au point de contact entre ces logiques hétérogènes, au sein de la chaîne opératoire qui transforme un manuscrit en publication, que nous démarrerons notre enquête.

## 2. Modéliser la distribution des rôles dans la publication scientifique

Lorsqu'on s'intéresse à la manière dont est représentée la diversité des tâches nécessaires à la publication d'un livre ou d'une revue, on trouve souvent que ces tâches sont organisées sous la forme d'une chaîne opératoire allant de la réception du manuscrit au référencement de la publication finale dans les index et moteurs de recherche en passant par l'évaluation par les pairs, la préparation de copie, la mise en page, la diffusion. Chacune de ces étapes est placée sous la responsabilité d'un type d'acteur particulier, établissant la plupart du temps, une ligne de partage bien claire entre le scientifique et l'éditorial : au chercheur ou à la chercheuse le contrôle de scientificité du contenu de la publication, au professionnel ou à la professionnelle de l'édition le soin de la réalisation matérielle de la publication, à d'autres métiers encore, à l'intersection des sciences de l'information et des métiers des bibliothèques et de la librairie la responsabilité d'assurer la diffusion et la visibilité de la publication. D'autres métiers sont encore impliqués lorsqu'il s'agit par exemple d'assurer un modèle économique à la publication ou de la préserver sur le long terme.

Il revient à Bo-Christer Björk et Turid Hedlund de la Swedish School of Economics and Business Administration d'avoir proposé un modèle de description formelle des processus de publication académique parmi les plus aboutis que l'on puisse trouver. Ce travail, qui s'étend sur plusieurs années, est le résultat de plusieurs projets successifs et a donné lieu à une série de publications au cours de laquelle le modèle a pu être raffiné et complexifié (Björk 2007). On s'intéressera ici à la première publication qui rend compte de la présentation du modèle (Björk et Hedlund 2003). La proposition de Björk et Hedlund mobilise une méthode courante de modélisation des processus de travail en entreprise (IDEF0) et est fondée sur une

<sup>1</sup> Après avoir été longtemps niée, la dimension matérielle de l'édition a bénéficié d'une reconnaissance récente grâce au travail de plusieurs chercheurs au cours des dernières décennies (Vitali-Rosati 2025).

distinction claire entre différents rôles au sein du processus de publication : les « researchers »<sup>2</sup> qui écrivent les publications, les « publishers » qui conduisent et effectuent les opérations de publication, les « academics » qui participent au processus de publication en tant qu'éditeurs ou éditrices scientifiques et évaluateurs ou évaluatrices, puis d'autres rôles subséquents dans le processus de publication attribués aux « libraries » et « bibliographic services », avant les « readers » et « practitioners » qui consomment les publications. A ce stade, on peut remarquer la distinction opérée entre « publishers » et « academics » rendant compte de la séparation entre les fonctions éditoriales et scientifiques dans les processus de publication. Sur cette base, Björk et Hedlund proposent une modélisation du processus de publication sous forme d'une succession de 22 diagrammes fonctionnels (d'autres encore plus précis ou sur d'autres parties du processus de communication scientifique apparaîtront dans les publications suivantes des deux auteurs). Le premier (« A0 Do Research. Publish, Study and Apply the Results, Breakdown ») distingue trois étapes attribuées à des rôles distincts : « Perform the research » est attribuée à « the researcher » guidé par la méthode scientifique ; « Publish the results » est attribué à « the publisher » dans le cadre des pratiques de publication ; « Study the results » est conduit par les « readers » qui ont des habitudes de lecture ; et enfin « Implement the results » est pour la société et l'industrie. Si l'on s'intéresse maintenant à la partie « publish the results » qui nous concerne directement ici (diagramme A21), on a les étapes « write manuscript » réalisée par « the researcher », « perform publishing activities » par « the publisher », et enfin « archive and index » par les « bibliographic services ». Finissons par le schéma A 22331 « Do Article Specific Activities », organisé lui aussi sur un principe purement séquentiel : on a une première étape « review manuscript » réalisée par les « reviewers » qui sont des « academics ». L'étape suivante « revise manuscript » est réalisée par « the researcher » qui a soumis le manuscrit. Dans le schéma toutefois, le passage de la première à la seconde étape est placé sous la responsabilité de « the editor ». Enfin, on passe directement à l'action « Typeset article », réalisée par « the publisher ». Il est un peu étrange que les auteurs n'aient pas jugé bon d'insérer l'étape de préparation de copie (qui s'intitulerait alors « copy edit article ») avant cette dernière étape. C'est peut-être dû à une focalisation excessive sur certaines disciplines qui ne connaissent pas ce travail spécifique sur les textes (en particulier en ce qui concerne l'édition d'articles par opposition aux livres), ou pour lesquelles ce travail est fusionné et inclus dans la mise en page.

On comprend la nécessité conceptuelle de bien séparer les fonctions, les responsabilités et les compétences pour se représenter les différentes dimensions d'un travail complexe qui transforme un manuscrit en véritable publication. Et d'ailleurs, le travail de Björk et Hedlund s'appuie sur de longues enquêtes auprès des différents acteurs de la publication scientifique et opère une formalisation sur la base d'informations recueillies et recoupées. C'est d'ailleurs de cette manière que, intuitivement, les professionnels de l'édition se représentent le plus souvent l'organisation collective du travail d'édition : comme une chaîne de traitement, un processus unidirectionnel le long duquel divers acteurs se passent le relais pour élaborer, étape après étape, ce qui deviendra un produit délivré aux lecteurs et lectrices. Un bon exemple de la confirmation par les représentations des acteurs eux-mêmes de la modélisation scientifique de Björk et Hedlund peut se trouver dans les *workflows* que proposent les logiciels de gestion des publications scientifiques comme Open Journal System (OJS), développé par le consortium Public Knowledge Project (PKP) (PKP Docs s. d.) et Janeway, développé par Martin Eve et Andy Byers pour le consortium Open Library of Humanities (OLH) (Eve et Byers 2018)<sup>3</sup>. L'exemple du workflow modélisé par OJS est plus intéressant pour la démonstration car, contrairement à Janeway, il est utilisé dans toutes les disciplines et, avec plus de 30 000 revues vivantes l'utilisant de par le monde, il est sans doute le système le plus courant que l'on puisse trouver. A la lecture du schéma proposé par la documentation utilisateur du logiciel, on voit que le logiciel induit un ordre séquentiel d'actions réalisées par des personnes jouant des

<sup>2</sup> Toute cette partie utilise les termes en anglais mobilisés par les auteurs afin d'éviter toute ambiguïté liée à la traduction en français des termes.

<sup>3</sup> Le logiciel Lodel, développé par OpenEdition ne propose pas de workflow de publication pour sa part car, centré sur la publication en ligne des articles et chapitres d'ouvrage, il ne gère pas la collaboration entre les différents acteurs de la publication, qui interviennent en amont de l'utilisation du logiciel. Un autre exemple, est le framework de publication CoKo qui propose un workflow mais peu exploitable car reposant sur la mise en oeuvre d'une boîte à outils très générique (Hyde 2021)

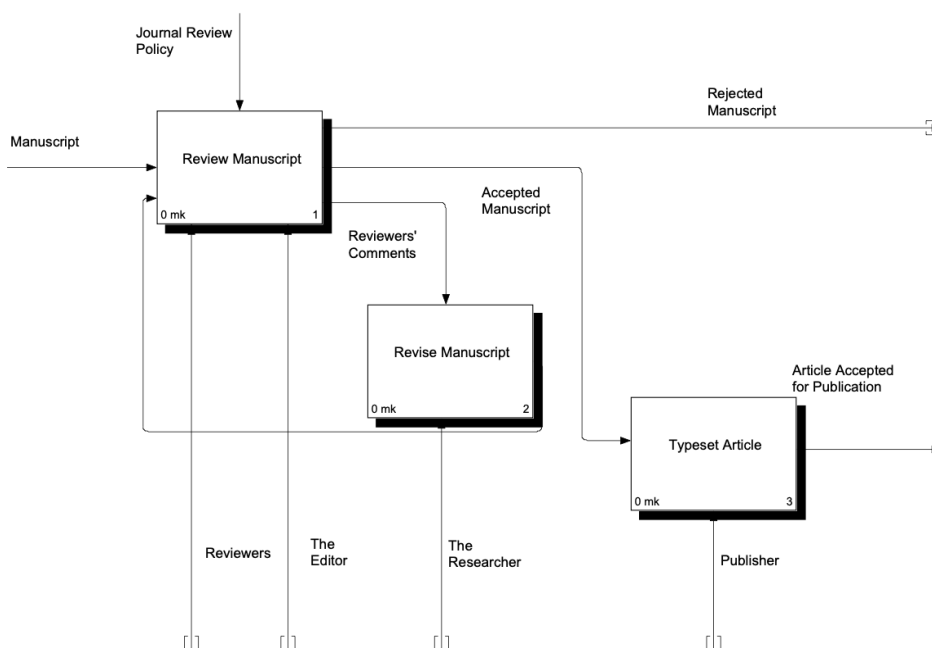


Figure 1: Diagram A22331 Do Article Specific Activities.

rôles distincts : *journal manager, editor, section editor, reviewer, copyeditor, layout editor, proofreader, author, reader*. Les rôles identifiés par OJS se situent donc à un niveau de granularité plus fin que ceux qu'utilisent Björk et Hedlund. Surtout, ils ne disent rien du profil attendu des personnes susceptibles de remplir ces rôles. Nulle part, OJS n'indique si tel ou tel rôle doit être rempli par un.e « academic », « publisher » ou « librarian ». Par ailleurs, on peut remarquer que si un ordre séquentiel global des opérations d'édition est proposé, à certains endroits les flèches reliant certaines étapes sont bidirectionnelles, impliquant des allers-retours, en particulier aux étapes de préparation de copie et de mise en page.

Les hésitations d'attribution de rôle et de directionnalité du workflow que présente le schéma présenté par la documentation du logiciel OJS est des plus intéressantes. Ces hésitations reflètent certes la grande diversité que doit gérer un seul logiciel. La notion de revue scientifique recouvre en effet une grande diversité de situations en termes de taille (entre une dizaine d'articles par an, voire moins, et plusieurs centaines), mais aussi d'organisation éditoriale (publication en flux continu, par numéro, avec ou sans de multiples rubriques) et enfin d'organisation du travail éditorial. En ce qui concerne ce dernier point, plusieurs études (Dufour et al. 2023, Monnet 2020, Bosman et al. 2021, Contat et Gremillet 2015) ont mis en évidence la grande distance qui s'établit entre une revue auto-éditée par quelques chercheurs ou chercheuses d'un même laboratoire ou appartenant à une société savante sans aucun autre soutien professionnel, et une revue portée par une maison d'édition et disposant d'un ou plusieurs postes à plein temps de professionnel.le.s d'édition. La rigueur de la modélisation est donc mise à mal par la variété des situations. C'est particulièrement vrai de l'attribution des différents rôles éditoriaux aux « academics », « publishers », « bibliographic services », etc. pour reprendre les termes proposés plus haut. Si la taille d'une revue compte pour beaucoup dans l'attribution des rôles, on s'en doute, influençant beaucoup la spécialisation des tâches, son histoire particulière (comment a-t-elle été créée, qui en a la possession, quel est son modèle économique) permet aussi d'expliquer certains traits de son organisation et des fonctions assumées par les un.e.s et les autres. La proposition qui est ici faite est donc de considérer plus attentivement les failles du modèle, les situations de brouillage ou d'ambiguïté, plus nombreuses qu'on ne pense.

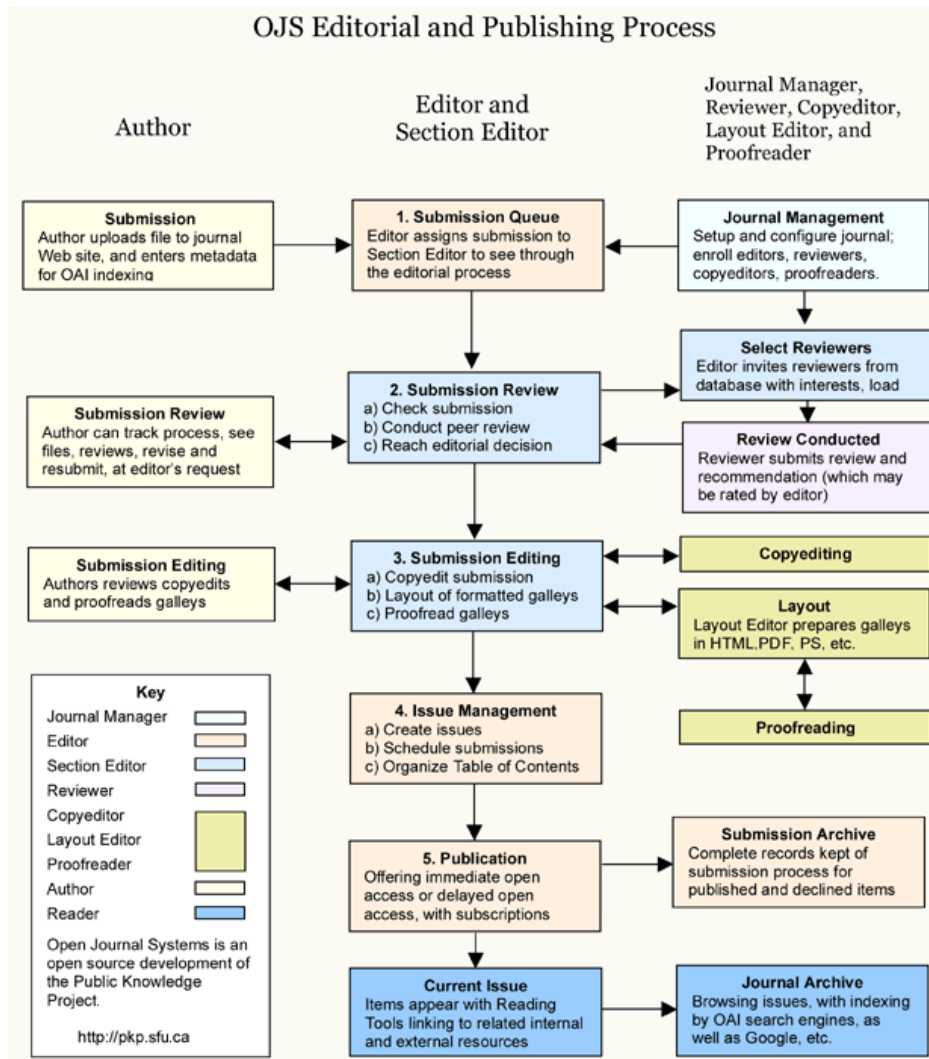


Figure 2: Workflow proposé par OJS.

En effet, les représentations opératoires standard ont pour défaut de rendre invisibles les profils hybrides qui sont pourtant tout à fait nécessaires au bon fonctionnement de l'ensemble. Autrement dit, les modélisations courantes de la chaîne d'édition mettent en valeur le rôle unique de chaque instrument de l'orchestre, sans rien dire du profil de l'instrumentiste ni rendre justice au rôle du chef d'orchestre. Or, ces rôles sont souvent assumés par des chercheurs et chercheuses, qu'ils ou elles soient éditeurs ou éditrices, relecteurs ou relectrices, rédacteurs ou rédactrices en chef de revues, responsables de collections de livres ou, dans un certain nombre de cas, directeurs ou directrices de maisons d'édition. Ce sont des chercheurs et chercheuses, mais qui sont projeté.e.s dans des fonctions peu visibles, peu reconnues et mal connues pour les profils académiques. Dans les représentations les plus courantes du travail de chercheurs et chercheuses, les figures de l'enquêteur ou enquêtrice, de l'analyste, de l'auteur ou autrice, de l'évaluateur ou évaluatrice, de l'enseignant.e ou de l'entrepreneur ou entrepreneuse de science sont les plus visibles, les plus valorisées. Beaucoup plus rarement celles qui sont liées aux fonctions de publication. L'objectif de cet article est de braquer le projecteur sur les rôles éditoriaux des chercheurs et chercheuses dans les publications scientifiques, d'en comprendre les différentes dimensions et d'explorer les difficultés propres à ces rôles assumés par ces profils dans la chaîne éditoriale.

### 3. Editor, publisher, éditeur, éditeur

Continuons cette exploration par un petit voyage linguistique, ce qui ne devrait pas déplaire à celui en l'honneur de qui sont publiés ces mélanges. La langue française, contrairement à l'anglais, possède une particularité intéressante quand il s'agit de désigner les différentes fonctions éditoriales. Alors qu'en anglais, on peut distinguer la fonction d'« editor » qui contrôle la dimension intellectuelle de la publication, et la fonction de « publisher » qui en contrôle la dimension matérielle, le français ne dispose pour sa part que d'un seul mot pour désigner les deux réalités : « éditeur »<sup>4</sup>. Si bien que pour lever toute ambiguïté lorsque c'est nécessaire, le français va, dans un cas, qualifier le mot « éditeur » en « éditeur scientifique », et dans l'autre, utiliser une périphrase décrivant la fonction : « maison d'édition ». A première vue, la langue anglaise semble en effet plus précise : d'un côté, « editor » est une personne physique qui prend en charge l'établissement du texte avant qu'il soit imprimé. Dans le cadre de publications scientifiques, « the editor » joue le rôle d'interface entre l'auteur et les évaluateurs. C'est lui ou elle qui décide de la version finale du texte qui sera effectivement publiée. A un niveau plus structurel, il ou elle établit ou participe à l'établissement de la ligne éditoriale de la publication, sur la base de laquelle les textes seront aussi acceptés ou refusés, outre leur qualité scientifique intrinsèque. Il est le gardien de cette ligne éditoriale. On comprend aisément que l'« editor » est presque toujours un chercheur ou une chercheuse dans le cas d'une publication scientifique car ses décisions relèvent de l'orientation de la science elle-même, de la structuration des directions de recherche au sein du travail d'édition. Alors que les évaluateurs et évaluatrices sont cantonné.e.s à la vérification de l'originalité des recherches présentées et à la solidité de l'argumentation scientifique, les « editors » indiquent une direction collective. Ils ou elles établissent et mettent en œuvre une « politique » éditoriale. A l'opposé, le mot « publisher » en anglais désigne habituellement non pas une personne physique mais une entité collective, dont le rôle est d'assumer la responsabilité à la fois de l'organisation globale de l'ensemble des opérations nécessaires à la publication d'un texte, mais aussi d'en assumer la responsabilité juridique dans toutes ses dimensions. De manière intéressante, si le français désigne les deux fonctions pourtant bien différentes par un même mot, il dispose pourtant dans son stock linguistique, des deux racines latines que mobilise l'anglais pour distinguer les fonctions. Si le verbe « éditer » peut avoir la même ambiguïté que le substantif auquel il correspond<sup>5</sup>, le français peut aussi recourir au verbe « publier » comme parfait synonyme du verbe « éditer »<sup>6</sup>. Cette instabilité du vocabulaire en français destiné à rendre compte du travail d'édition est bien connue des professionnels du secteur, qui se livrent quelquefois à une certaine créativité linguistique pour préciser les fonctions. Ainsi, récemment, Caroline Dandurand (Dandurand 2022) propose un glossaire qui distingue nettement deux entrées : « Éditeur : structure qui sélectionne des textes pour la publication, les organise, les édite et les diffuse. Elle coordonne l'ensemble des fonctions éditoriales afin de faire paraître un texte sous forme d'article ou d'ouvrage. Elle assume la responsabilité éditoriale et juridique des contenus qu'elle publie », et « Publieur : structure qui assure les fonctions liées à la publication d'un texte ». « Publieur » est un néologisme assumé dans le contexte du développement de l'édition numérique qui bouleverse quelque peu le paysage de l'édition scientifique en faisant apparaître des structures qui n'assument pas toutes les fonctions prises en charge par un véritable « éditeur ».

<sup>4</sup> Le Trésor de la Langue Française distingue trois significations pour ce terme : « Personne ou société qui édite des œuvres sous forme d'objet imprimé » ; « Personne qui prépare une œuvre ou un recueil d'œuvres en vue de les publier » ; « Personne qui fait paraître sous sa responsabilité un journal, une revue ou un périodique. » <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9diteur>.

<sup>5</sup> Le TLF reconnaît que le verbe « éditer » peut avoir plusieurs significations : « Assurer la reproduction, la publication et la diffusion d'une œuvre » ; « Établir le texte d'une œuvre, éventuellement accompagné de notes critiques et de commentaires, en vue de sa publication » Le Dictionnaire de l'Académie Française en distingue deux : « Publier et mettre en vente, sous forme d'imprimé, une œuvre littéraire, une œuvre scientifique, un périodique » ; « Établir avec la plus grande exactitude le texte d'une œuvre et en assurer la publication » <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9diter>.

<sup>6</sup> TLF : « Faire paraître un article, une revue, un ouvrage, en assurer l'impression et la diffusion. Synon. éditer. » <https://www.cnrtl.fr/definition/publier>.

Si les fonctions de publication, au sens premier de « rendre public », sont relativement claires à établir dans leur technicité, un plus grand mystère règne sur le travail qui consiste à « éditer » un texte. Ce travail reste à bien des égards méconnu parce qu'il mélange dans une même action des compétences et des intérêts différents et variés. C'est un travail hybride qui suppose une très grande proximité entre les chercheurs et chercheuses et les professionnel.le.s de l'édition lorsque les revues ou les collections d'ouvrage sont suffisamment financées pour avoir des équipes dédiées, mais il arrive souvent que les deux compétences soient mélangées dans les mêmes personnes, en raison d'un manque de moyens, voire d'une volonté délibérée ! Voilà un premier espace où l'on trouve le chercheur ou la chercheuse en figure d'« éditeur » ou « editrice ». Mais à y regarder de plus près, et cela peut paraître plus troublant, c'est aussi un endroit où les professionnel.le.s de l'édition sont conduit.e.s à assumer des fonctions qui devraient, à première vue, être attribuées aux chercheurs et chercheuses exclusivement. Comme on l'a vu précédemment, la littérature professionnelle organise les différentes étapes de l'édition d'un texte en chaîne opératoire bien ordonnée : *editing* (édition), *copyediting* (préparation de copie), *typesetting* (mise en page), par exemple. Toute personne ayant eu à éditer un texte sait pourtant que le bel ordonnancement unidirectionnel de la préparation d'un texte est jusqu'à un certain point théorique : dans nombre de cas, la préparation d'un texte passe par de nombreux allers-retours, chaque étape faisant apparaître des problèmes qui conduisent à reprendre l'étape précédente. Il ne s'agit pas de dire que tout est mélangé, mais plutôt que tout est interdépendant. Par exemple, la correction linguistique ou syntaxique d'un texte peut faire apparaître des incohérences dans le raisonnement exposé par l'auteur ou l'autrice, et donc éventuellement des insuffisances scientifiques qui ont échappé à l'étape d'évaluation par les pairs. Cette interrelation est évidemment plus ou moins prégnante selon les pratiques d'écriture propres aux différentes communautés scientifiques qui ont plus ou moins formalisé l'organisation de l'exposition des résultats de recherche, comme, par exemple, les sciences médicales qui ont massivement adopté le format IMRAD dans les années 70 et 80 (Sollaci et Pereira 2004). La vérification des données et des références bibliographiques porte elle aussi des implications scientifiques, évidemment, et cette fois, cela concerne toutes les disciplines. Si cette vérification est censée être globalement réalisée au niveau de l'évaluation par les pairs, il est connu que celle-ci n'est jamais systématique. Un souci de qualité « éditoriale » peut alors faire apparaître des imprécisions voire des erreurs dans les données, des citations tronquées qui détournent le sens du texte cité, voire, fréquemment, des erreurs de pagination dans les références font naître des points d'interrogation sur la solidité du raisonnement lui-même lorsqu'il s'appuie sur des travaux antérieurs. Disons-le nettement : ce genre de correction postérieure à l'évaluation par les pairs est un des secrets les mieux gardés des professionnel.le.s de l'édition qui doivent souvent effacer les traces de leur intervention dans le domaine de souveraineté du scientifique. Non pas que ces personnels introduisent des données ou des éléments de raisonnement de leur cru dans la publication, mais, par les questions qu'ils ou elles soulèvent, conduisent les auteurs et autrices à reprendre la rédaction de leur article ou de leur livre, à réduire la portée de leurs conclusions et, le plus souvent, à renforcer la cohérence de leur argumentation. L'étape suivante, celle qui permet de « mettre en page » le texte scientifique, est loin d'être une pure opération technique comme on le croit trop souvent. Car la mise en forme doit refléter une structure intellectuelle du texte. Et souvent, la personne qui met en page doit se creuser la tête pour comprendre où commence et où finit une partie, quel niveau de titre il ou elle doit appliquer à tel intitulé, comment mettre en forme tel tableau ou représenter telle figure. Le passage au numérique de l'édition avec l'application du langage XML pour « sémantiser » un texte conduit lui aussi à se poser des questions qui peuvent être de nature scientifique, lorsqu'il s'agit par exemple, de qualifier par la pose d'une balise, tel élément d'information dans le texte (Vitali-Rosati 2025).

Tous ces éléments qui mettent en lumière l'interdépendance profonde du scientifique et de l'éditorial, du fond et de la forme, supposent, certes, une certaine spécialisation scientifique des professionnel.le.s de l'édition qui travaillent sur des textes qu'ils ou elles doivent pouvoir comprendre, mais aussi, et c'est moins reconnu, une participation active de chercheurs et chercheuses doté.e.s de compétences éditoriales à toutes les étapes du travail d'édition d'un texte, lorsque ils ou elles travaillent en collaboration avec des professionnel.le.s de l'édition et, *a fortiori*, lorsqu'ils ou elles prennent toutes les actions à réaliser en charge.

#### 4. L'éditeur ou éditrice de revue, de collection de livres

Mais l'interpénétration du scientifique et de l'éditorial ne s'arrête pas là. Car si l'on monte d'un cran, au niveau de la responsabilité d'une revue ou d'une collection d'ouvrages, là encore, les représentations classiques qui font bien la différence entre ce qui relève de la responsabilité scientifique du rédacteur ou de la rédactrice en chef d'un côté, et de la responsabilité opérationnelle de la maison d'édition sont, dans bien des cas... toutes théoriques. Si l'on cantonne le chercheur ou la chercheuse à organiser le travail de contrôle de l'intégrité scientifique de la publication en assemblant un comité éditorial et en gérant un comité d'évaluateurs, on manque l'essentiel. Car en réalité, toute décision relative à une revue ou une collection d'ouvrages, depuis la définition de son périmètre scientifique jusqu'à son modèle économique, mais aussi sa politique de diffusion, d'indexation, son mode d'organisation matériel et immatériel, et jusqu'au choix des outils qu'elle utilise, tout cela a une implication scientifique forte. Cette proposition est souvent mal comprise ou rejetée par celles et ceux qui pensent que la dimension scientifique s'arrête au niveau de l'article ou de l'ouvrage comme support d'enregistrement de la recherche, et que donc, à l'ère des entrepôts de données et des plateformes, la revue est appelée à disparaître comme forme obsolète parce que liée à l'imprimé<sup>7</sup>. Cette perspective « utilitariste » de la publication scientifique méconnaît largement la manière dont ce que l'on pourrait qualifier de collectif de publication (comme il existe des collectifs de recherche) influence la recherche elle-même, en permettant à des communautés scientifiques de se structurer autour d'un bien qui leur est commun (la collection, la revue), en permettant à de nouveaux objets, de nouvelles méthodes de recherche d'émerger, en créant des espaces de discussion collective (Gatti et al. 2024).

Un grand nombre de discussions et d'incompréhensions à l'intérieur du monde scientifique sur les fonctions attendues et réelles des revues scientifiques, et dans une moindre mesure, des collections de livres, sont causées par cette dichotomie profonde entre d'un côté, les revues créées par des chercheurs et chercheuses pour répondre à un besoin de structuration de la recherche elle-même, et de l'autre celles qui sont créées par les maisons d'édition comme des produits commerciaux susceptibles de répondre à un besoin sur un marché éditorial. Évidemment, dans la plupart des cas, il y a coïncidence au moins partielle entre les deux logiques car la logique du marché de la publication scientifique est susceptible d'être portée par la logique d'évolution du champ des connaissances scientifiques telle que produite par la recherche elle-même. Un bon exemple historique est la manière dont Robert Maxwell a tiré profit du développement considérable des investissements dans la recherche scientifique après la Seconde Guerre mondiale pour prendre position dans le secteur de la publication scientifique qui était devenu un marché prometteur (Miranda 2001). Il reste que la concordance entre la dynamique qui guide l'évolution de la revue comme un produit toujours ajusté aux besoins de clients sur un marché défini et celle qui fait évoluer la revue comme lieu où se rencontre une communauté scientifique est rarement exacte. Cette distance entre les deux logiques, commerciale et communautaire, crée une tension permanente au centre de laquelle se trouvent les comités éditoriaux des revues et en particulier leur rédacteur ou rédactrice en chef. Cette tension peut se manifester à tous les niveaux de la publication : évidemment en ce qui concerne la définition de la ligne éditoriale, des critères d'acceptation des articles mais aussi du recrutement des membres du comité éditorial, du mode de fonctionnement des outils utilisés, par exemple pour gérer les processus d'évaluation des articles ou, éventuellement de la définition du périmètre scientifique de la revue elle-même.

Cette tension s'étend même à la politique commerciale attachée à la revue, comme l'illustre à la perfection l'histoire de la mutinerie menée par Johan Rooryck et ses collègues du comité éditorial de la revue de linguistique *Lingua* contre leur éditeur Elsevier. Un cas intéressant et non isolé où « editors » et « publishers » entrent en conflit à propos ... du prix d'abonnement de la revue et plus généralement de la politique commerciale qui y est attachée. L'événement, raconté de multiples fois par le mutin lui-même (Krämer et Rooryck 2016) et plusieurs titres de presse (Jaschik 2015) fut déclenché lorsque le comité éditorial envoya une lettre à son éditeur pour lui demander de baisser le prix d'abonnement de la revue, devenu inaccessible à un nombre croissant de bibliothèques dans différents pays du monde. La réponse de l'éditeur à la lettre fut une fin de non-recevoir basée sur une claire séparation des rôles et des responsabilités : aux uns le scientifique, aux autres le commercial. Sauf que le commercial a des

<sup>7</sup> C'est la position défendue par Jean-Claude Guédon par exemple (Stern et al. 2015).

conséquences sur le scientifique, en particulier lorsqu'il empêche toute une partie de la communauté scientifique d'accéder aux résultats de recherche que cette même communauté produit, en raison de prix d'abonnement prohibitifs. Ici, ce qui se manifeste, c'est la nature de la revue comme espace de discussion pour une communauté savante, espace dont l'accès ne peut être interdit à une partie de cette communauté pour des raisons financières ou commerciales. Depuis le cas *Lingua*, plusieurs comités de rédaction ont suivi le même exemple, jusqu'à, récemment, le comité du *Journal of Philosophical Logic*, revue propriété du groupe Springer, qui décide de démissionner en masse en protestation d'une politique commerciale incompatible avec les besoins de cette communauté (Weinberg 2025). Dans les deux cas, et dans un plus grand nombre encore, la démission en masse des éditeurs d'une revue possédée par une maison d'édition commerciale conduit à la création d'une nouvelle revue dotée d'un nouveau titre, souvent soutenue par une institution publique ou une coopérative d'édition à but non lucratif comme Open Library of Humanities dans les deux cas cités. Le passage de *Lingua* à *Glossa*, de *Journal of Philosophical Logic* à *Philosophical Logic* est une révolution copernicienne pour les chercheurs et chercheuses qui prennent ce type d'initiative, bien qu'en apparence, peu de choses changent quant au contenu et au mode d'organisation de la rédaction de la revue. Car dans un cas, ils et elles représentent une main d'œuvre souvent gratuite - car leur rémunération est surtout symbolique - œuvrant au succès commercial d'un produit proposé sur un marché économique, et dans l'autre, ils et elles sont les gardiens d'un espace discursif où se retrouve la communauté savante dont ils et elles sont issus.e.s. La responsabilité des chercheurs et chercheuses dans l'un et l'autre cas est sans commune mesure. La place du chercheur ou de la chercheuse dans un système d'édition commerciale est celle d'un rouage dans une machinerie qui le ou la dépasse et au service de fins qui lui sont étrangères. Cette place marginalisée et secondaire est d'ailleurs concordante avec l'évolution concomitante des systèmes de recherche eux-mêmes qui positionnent les chercheurs et chercheuses comme des producteurs ou productrices de savoirs au cœur d'un système dont les objectifs leurs sont étrangers et supérieurs (comme la puissance militaire, économique, la compétitivité, par exemple) (Rieu 2021). Ainsi, la trajectoire de prolétarianisation du chercheur, c'est-à-dire à la fois d'une dépossession de ses moyens de production intellectuelle et d'une aliénation de son activité à des fins qui lui sont étrangères, bien documentée dans les systèmes d'enseignement supérieur et de recherche (Busch 2014), se double d'une évolution similaire dans les pratiques éditoriales. Vu sous cet angle, les démissions en masse des chercheurs et chercheuses de leurs fonctions au sein des comités de rédaction des revues commerciales pour recréer leurs propres revues s'apparente à un mouvement de réappropriation par les chercheurs et chercheuses de ce qui est davantage qu'un simple outil de diffusion des connaissances, mais aussi un espace social propre au scientifique où s'élabore l'institution discursive d'une communauté savante.

D'ailleurs, un peu à l'instar de leur illustre modèle historique, ces « guerres d'indépendance » scientifiques au sein des revues qui peuvent débiter à propos de questions purement commerciales, impliquent souvent bien d'autres questions liées à la gestion d'une revue, comme la définition de la ligne éditoriale et du sujet dont traite la revue, le recrutement des membres du comité de rédaction, la gestion de l'évaluation par les pairs et des interactions avec les évaluateurs et évaluatrices. C'est en effet une question fondamentale de souveraineté scientifique qui est souvent posée à travers ces sujets d'apparence très technique et quelque peu minuscules en apparence.

## 5. L'entrepreneur d'édition scientifique

L'implication des chercheurs et chercheuses dans l'édition scientifique au-delà des fonctions attendues comme auteur ou autrice, évaluateur ou évaluatrice, se révèle enfin à un dernier niveau d'analyse, lorsque certains prennent l'initiative de diriger et/ou de créer des maisons d'édition. Ici, on ne peut qu'être frappé de la diversité des occasions, des situations et des modèles qui conduisent de manière continue les chercheurs et chercheuses à prendre des responsabilités à la direction de maisons d'édition. Il est vrai que les grandes maisons d'édition scientifique historiques ont plutôt été créées par des imprimeurs et des libraires, à l'instar de Lodewijk Elzevir (c. 1540–1617), Jordaan Luchtmans (1652–1708), Georg Reimer (1776–1842), Charles Wiley (1782–1826) et Julius Springer (1817–1877) à des époques où le travail d'édition était une extension d'un métier principal de réalisation et de distribution matérielle de livres. Mais d'autres histoires bien différentes existent aussi, qui vient contrebalancer le rôle des imprimeurs-libraires

du 16e au 19e siècle. Par exemple, celles dont rend compte Valérie Tesnière dans son histoire de l'édition savante en France autour du Quadrige (Tesnière 2001b). On y trouve les figures de Félix Alcan par exemple (1841-1925) dont le profil d'éditeur-libraire est assez proche des exemples cités précédemment malgré un passage par l'Ecole Normale Supérieure, mais aussi une aventure de nature très différente, celle entreprise par cinq professeurs de la Sorbonne qui décident en 1921 de créer les Presses Universitaires de France dans l'inspiration politique plus générale, importante à l'époque, du coopérativisme (Tesnière 2001a). Les PUF, société d'édition à but lucratif, mais dont l'actionnaire principal est la Banque des Coopératives est entièrement sous contrôle effectif des professeurs fondateurs pendant les premières années de son existence. A peu près à la même période, d'autres professeurs, spécialisés en langues anciennes et études classiques fondent l'Association Guillaume Budé qui elle-même crée rapidement la société d'édition Les Belles Lettres pour répondre à un besoin d'édition savante des textes classiques dans l'espace francophone (Jouanna 1997). Pourquoi créer ces structures éditoriales en dehors de l'Université ? Sans doute parce que l'institution universitaire n'est pas capable en France, de porter ce type d'activités, au début du XXe siècle.

Dans d'autres pays et à d'autres époques toutefois (Jagodzinski 2008) (Rayner 2019), les universités se sont plus ou moins toutes dotées de services de publications qui ont pu prendre des formes assez abouties pour être qualifiées de presses universitaires. Si les relations juridiques en particulier entre les institutions et les structures éditoriales peuvent être très variées, depuis l'intégration complète jusqu'à l'indépendance juridique, dans la plupart des cas, les chercheurs et chercheuses jouent un rôle essentiel à la direction de ces structures éditoriales. En France par exemple, la direction de la plupart des presses est assurée par un binôme constitué d'un chercheur ou d'une chercheuse et d'un.e professionnel.le de l'édition (Dandurand 2022), élaborant conjointement une politique éditoriale répondant à la fois à des ambitions scientifiques, des contraintes logistiques et économiques, une mission de diffusion des connaissances. Il est certain qu'à l'intérieur de la catégorie de « presses universitaires », on trouve une grande variété de modèles économiques, éditoriaux, organisationnels. La conjonction d'acteurs aux profils divers : scientifiques, éditoriaux, entrepreneuriaux à la direction de ces structures ne permet pas de prédire les politiques éditoriales, les stratégies économiques et managériales qui seront adoptées par elles. Celles-ci peuvent d'ailleurs varier au cours du temps, par nécessité d'adaptation à un marché changeant et à la concurrence des maisons d'édition du secteur privé. Ainsi peut-on voir certaines presses universitaires adopter des comportements commerciaux qui ne permettent pas de les distinguer de sociétés privées dont la réalisation de profits est la principale motivation.

D'ailleurs, il est quelques exemples de maisons d'édition à but lucratif qui ne sont pas des presses universitaires, dont les pratiques commerciales ont pu être fortement critiquées au sein de la communauté scientifique, jusqu'à en questionner la qualité scientifique (Nicholas et al. 2023), qui ont été créées et sont dirigées par des chercheurs et chercheuses : MDPI par exemple, quelquefois qualifié d'« éditeur-prédateur », a été créé par Shu-Kun Lin, un chercheur en chimie issu de l'ETH-Zurich. Autre exemple, Frontiers Media, créé par Henry et Kamila Markram, spécialisé.e.s en neurosciences, issu.e.s de l'EPFL de Lausanne.

A la même époque, une série d'initiatives à l'opposé de celles-ci en termes de valeurs, d'éthique et de pratiques de publication, fortement ancrées dans une culture communautaire non commerciale, naissent et se développent. Un des vaisseaux amiraux de ces nouveau « scholar-led publishers » est bien sûr Open Library of Humanities, créée par un chercheur et une chercheuse britanniques, Martin Eve et Caroline Edwards (Eve 2014) ; il s'agit bien sûr de l'éditeur de *Glossa*. Bientôt qualifiées de « new university presses » et de « scholar-led publishers » (Adema et Stone 2017), ces initiatives ont fleuri particulièrement au Royaume-Uni sous l'impulsion d'une jeune génération de chercheurs et chercheuses poursuivant le double objectif d'expérimenter de nouvelles pratiques de publication et de construire des alternatives concrètes et opérationnelles à un système de publication verrouillé par la domination des éditeurs commerciaux et des presses universitaires adoptant les mêmes pratiques. Certaines de ces nouvelles structures éditoriales expriment une forme d'engagement politique qui se traduit quelquefois avec une certaine radicalité à la fois dans les sujets traités, les théories critiques mobilisées, mais aussi les formes éditoriales adoptées, et bien sûr, les modes de gouvernance de leur propre entreprise (Adema et Moore 2021 ; Moore 2025). On ne peut s'empêcher de voir dans ces initiatives britanniques du début du XXIe siècle, quelque écho au coopérativisme des fondateurs des Presses Universitaires de France un siècle plus tôt ; ou encore à la

création de Liber/Raison d’agir par le sociologue français Pierre Bourdieu dans les années 90 (Lebaron et Mauger 1999).

On s’intéressera brièvement pour finir, à ces nombreuses initiatives lancées par des chercheurs et chercheuses visant à changer radicalement le système de publication scientifique que ce soit en termes d’accès aux contenus, aux formes ou aux pratiques éditoriales. Ces initiatives sont souvent le résultat de frustrations engendrées par des pratiques de publication trop conservatrices jusqu’à en devenir fossilisées dans certaines disciplines, en tout cas inadaptées aux besoins et aspirations de nouvelles générations de chercheurs et chercheuses. La création de PLOS en est un bon exemple : la Public Library of Science (PLOS) est une initiative lancée par plusieurs chercheurs en médecine, dont le prix Nobel de médecine, Harold Varmus, avec un objectif de refonte radicale du système de publication scientifique hors du contrôle des éditeurs commerciaux (Varmus et al. 2000). Évidemment, il serait intéressant d’étudier plus en détail comment une plateforme de publication qui s’était pensée comme assez radicalement alternative à sa création fut rattrapée par l’évolution d’un écosystème de communication scientifique qui s’est adapté à la vitesse de l’éclair. C’est peut-être une leçon à méditer pour d’autres initiatives comme Peer-Community In et SciPost, deux plateformes d’un type nouveau créées elles aussi par des chercheurs.

## 6. Conclusion<sup>8</sup>

« L’édition est une partie intégrante de la recherche. Lorsque j’édite un texte, je fais de la recherche ». Nous sommes quelques-un.e.s à avoir entendu ces phrases au cours de conversations avec Johan Rooryck. Par son action et son implication à tous les niveaux du monde de l’édition, dans *Glossa*, LingOA, mais aussi OPERAS et le modèle d’édition en accès ouvert Diamant (Science Europe 2022), il apparaît comme un exemple topique du chercheur en figure d’éditeur, incarnant et intégrant en lui tout un écosystème d’élaboration, édition, publication, diffusion des connaissances scientifiques. Figure dérangement jusqu’à un certain point, à la fois pour les chercheurs qui considèrent que ce n’est pas à cet endroit que la science s’élabore, mais aussi pour les professionnel.le.s de l’édition qui peuvent craindre une négation de la spécificité de leur métier. Les un.e.s et les autres ne devraient pourtant pas le regarder avec méfiance mais au contraire considérer cette figure comme une promesse : promesse pour les chercheurs de briser les chaînes dans lesquelles quelques décennies de reconfiguration managériale de la recherche scientifique les ont jetés, perdant peu à peu les attributs de leur autonomie sur la production des savoirs. Par où commencer ? La proposition qui leur est faite est d’identifier la publication comme le point d’appui à partir duquel regagner une autonomie perdue car la publication est le lieu singulier où cristallisent les savoirs, point focal où beaucoup des maux qui affectent la recherche contemporaine sont matérialisés. Mais promesse aussi pour les professionnel.le.s de l’édition qui gagnent dans tous les cas à travailler avec des chercheurs qui sont aussi de bons éditeurs, du fait d’une intercompréhension accrue entre des métiers si complémentaires. C’est la promesse de vrais compagnonnages où chacun apprend de l’autre et où l’apport de chacun est reconnu dans un travail collectif que l’on pourrait qualifier, en reprenant l’étymologie du terme « éditer », de mise au monde des savoirs.

## Références

- Adema, Janneke and Samuel A. Moore. 2021. Scaling small; or how to envision new relationalities for knowledge production. *Westminster Papers in Communication and Culture* 16 1: 27–45. <https://doi.org/10.16997/wpsc.918>.
- Adema, Janneke and Graham Stone. 2017. *Changing Publishing Ecologies. A Landscape Study of New University Presses and Academic-Led Publishing*. JISC. Available at <https://repository.jisc.ac.uk/6666/1/Changing-publishing-ecologies-report.pdf>.

<sup>8</sup> Je remercie Emmanuelle Corne pour m’avoir mis sur la piste de cette conclusion qui lui ressemble.

- Björk, Bo-Christer. 2007. A model of scientific communication of a global distributed information system. In *Proceedings of the IATUL Conferences*, paper 3. Available at <https://docs.lib.purdue.edu/iatul/2007/papers/3>.
- Björk, Bo-Christer and Turid Hedlund. 2003. Scientific Publication Life-Cycle Model (Splc). Universidade do Minho.
- Bosman, Jeroen, Jan Erik Frantsvåg, Bianca Kramer, Pierre-Carl Langlais, and Vanessa Proudman. 2021. *OA Diamond Journals Study. Part 1: Findings*. Zenodo. <https://doi.org/10.5281/zenodo.4558704>.
- Busch, Lawrence. 2014. *Le marché aux connaissances: Néolibéralisme, enseignement et recherche*. Sciences en questions. Editions Quae.
- Contat, Odile and Anne-Solweig Gremillet. 2015. Publier : à quel prix ? Étude sur la structuration des coûts de publication pour les revues françaises en SHS. *Revue française des sciences de l'information et de la communication* 7 (juillet). <https://doi.org/10.4000/rfsic.1716>.
- Dandurand, Caroline. 2022. Préfiguration d'une structuration collective des éditeurs scientifiques publics engagés dans la science ouverte. Report, Comité pour la science ouverte. <https://doi.org/10.52949/25>.
- Eve, Martin Paul. 2014. All that glisters: Investigating collective funding mechanisms for Gold Open Access in humanities disciplines. *Journal of Librarianship and Scholarly Communication* 2 3: eP1131. <https://doi.org/10.7710/2162-3309.1131>.
- Eve, Martin Paul and Andy Byers. 2018. Janeway: A scholarly communications platform. *Insights* 31: 15. <https://doi.org/10.1629/uksg.396>.
- Gatti, Rupert, Pierre Mounier, and Johan Rooryck. 2024. Beyond 'no fee': Why Diamond Open Access is much more than a business model. Ledizioni. <https://doi.org/10.5281/ZENODO.14440034>.
- Hyde, Adam. 2021. White paper: Kotahi current state. Available at <https://coko.foundation/articles/white-paper-kotahi-current-state.html>.
- Jagodzinski, Cecile M. 2008. The university press in North America: A brief history. *Journal of Scholarly Publishing* 40 1: 1–20. <https://doi.org/10.3138/jsp.40.1.1>.
- Jaschik, Scott. 2015. Language of Protest. *Inside Higher Ed*, November 1. Available at <https://www.insidehighered.com/news/2015/11/02/editors-and-editorial-board-quit-top-linguistics-journal-protest-subscription-fees>.
- Jouanna, Jacques. 1997. Le 80e anniversaire de l'Association Guillaume-Budé. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 141 4: 1133–42. <https://doi.org/10.3406/crai.1997.15809>.
- Krämer, Martin and Johan Rooryck. 2016. A tale of two journals or How Elsevier pushed Open Access in linguistics. *Septentrio Conference Series* 1. <https://doi.org/10.7557/5.4061>.
- Lebaron, Frédéric and Gérard Mauger. 1999. Raisons d'agir : un intellectuel collectif autonome. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* 77–78: 295–301. <https://doi.org/10.4000/jda.3089>.
- Miranda, Robert N. 2001. Robert Maxwell: Forty-Four years as publisher. In *A Century of Science Publishing*, edited by Einar H. Fredriksson, pp. 77–89. IOS Press. <https://doi.org/10.3233/978-1-58603-148-0-77>.
- Monnet, Éric. 2020. Les comités de rédaction et l'économie de la publication. In *L'édition en sciences humaines et sociales : Enjeux et défis*, edited by Étienne Anheim et Livia Foraison, pp. 217–25. Cas de figure. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.28983>.
- Moore, Samuel. 2025. *Publishing Beyond the Market: Open Access, Care, and the Commons*. University of Michigan Press, Ann Arbor, Mi. <https://doi.org/10.3998/mpub.11781635>.
- Nicholas, David, Eti Herman, Abdullah Abrizah, Blanca Rodríguez-Bravo, Cherifa Boukacem-Zeghmouri, Anthony Watkinson, Marzena Świgoń, Jie Xu, Hamid R. Jamali, and Carol Tenopir. 2023. Never mind predatory publishers... what about 'grey' publishers? *El profesional de la información* 32 5: e320509. <https://doi.org/10.3145/epi.2023.sep.09>.

- PKP Docs. n. d. Journal setup & workflow basics – instructor guide for course journals. Available at <https://docs.pkp.sfu.ca/instructor-guide/en/setup-workflow.html>, accessed January 1, 2026.
- Rayner, S. J. 2019. University presses and academic publishing. In *The Cambridge History of the Book in Britain*, vol. 7: *The Twentieth Century and Beyond*, edited by Andrew Nash, Claire Squires, and I. R. Willison, pp. 470–83. Cambridge University Press, Cambridge. <https://doi.org/10.1017/9780511862489.018>.
- Rieu, Alain-Marc. 2021. *Managing Knowledge, Governing Society: Social Theory, Research Policy and Environmental Transition*. Routledge, London. <https://doi.org/10.4324/9781003187004>.
- Science Europe. 2022. Action plan for Diamond Open Access. Science Europe. Available at <https://www.scienceeurope.org/our-resources/action-plan-for-diamond-open-access/>.
- Sollaci, Luciana B. and Mauricio G. Pereira. 2004. The introduction, methods, results, and discussion (IMRAD) structure: A fifty-year survey. *Journal of the Medical Library Association* 92 3: 364–71.
- Stern, Niels, Jean-Claude Guédon, and Thomas Wibben Jensen. 2015. Crystals of knowledge production. An intercontinental conversation about Open Science and the humanities. *Nordic Perspectives on Open Science* 1: 1–24. <https://doi.org/10.7557/11.3619>.
- Tesnière, Valérie. 2001a. Coopératisme et édition : à la recherche de nouvelles formes de production et de gestion. In *Le Quadrige, 1860–1968. Un siècle d'édition universitaire*, Hors collection, 245–80. Presses Universitaires de France.
- Tesnière, Valérie. 2001b. *Le Quadrige, 1860–1968. Un siècle d'édition universitaire*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.tesn.2001.01>.
- Varmus, Harold, Patrick Brown, and Michael Eisen. 2000. Open letter. *PLOS*. Available at <https://plos.org/open-letter/>, accessed January 8, 2026.
- Vitali-Rosati, Marcello. 2025. Formats et modèles. In *C'est la matière qui pense*. Presses universitaires de Rouen et du Havre. Available at <https://ceen.univ-rouen.fr/matiere-marcello/chapitre4.html>.
- Vitali-Rosati, Marcello. 2025. *C'est la matière qui pense*. Presses universitaires de Rouen et du Havre. <https://ceen.univ-rouen.fr/matiere-marcello/>.
- Weinberg, Justin. 2025. Editors at Springer's Journal of Philosophical Logic resign, launch new Open Access journal. *Daily Nous*, December 10. Available at <https://dailynous.com/2025/12/10/editors-at-springers-journal-of-philosophical-logic-resign-launch-new-open-access-journal/>.